LE SACRIFICE : POUR QUOI FAIRE ?

Gerald BRAY[1]

I. Comment définir un sacrifice ?

À première vue, il semble évident qu'un sacrifice est un acte essentiellement religieux, accompli (ou au moins présidé) par un ministre du culte, souvent avec l'assistance d'un certain nombre de fidèles qui, quel que soit le niveau de leur participation réelle à cette action, doivent néanmoins en recevoir une certaine bénédiction. La nature exacte de celle-ci est expliquée de manière différente selon les traditions, mais elle se ramène, en général, à une définition qui considère le sacrifice comme une sorte d'expiation, en principe suffisante pour obtenir la grâce du dieu ou des dieux qui auraient été ainsi rendus favorables. En effet, dans l'usage contemporain, le terme « sacrifice » appartient, le plus souvent, au langage de l'anthropologie comparative. Même si l'on évite soigneusement de lui imposer un système hiérarchique de valeurs contrôlé par le rationalisme occidental, il est évident que le phénomène du sacrifice cultuel va se rencontrer beaucoup plus facilement chez les peuples moins développés (selon les critères occidentaux de ce qui constitue, bien sûr, le développement) que dans les sociétés considérées plus évoluées et auxquelles appartient la quasi-totalité des anthropologues ! La

1. G. Bray est professeur de théologie à l'Université Samford à Birmingham, en Alabama (États-Unis) et directeur de recherche au Latimer Trust à Cambridge (Grande-Bretagne).

survie du terme « sacrifice » dans le langage courant hors de ces milieux est due, d'abord, à un certain usage métaphorique – on parle, par exemple, des « sacrifices » faits par les parents pour leurs enfants – et aussi à l'emploi quasi métaphorique du mot que nous trouvons dans la plupart des confessions chrétiennes. Là, ce mot garde toujours une certaine valeur liturgique sans pour autant exiger les pratiques traditionnelles, comme le versement de sang par exemple, qui seraient considérées aujourd'hui comme des actions trop « primitives » pour être acceptables dans le culte « bourgeois » auquel nous sommes habitués.

Il est vrai qu'il est toujours possible de parler de « sacrifice » dans le cas de quelqu'un qui accepte de mourir (ou qui meurt tout simplement), pour qu'un autre puisse vivre encore, mais les circonstances dans lesquelles ce genre de sacrifice se manifeste de nos jours sont rares et exceptionnelles : elles sont héroïques plutôt que liturgiques! Le cas classique est, sans doute, celui du soldat qui meurt pour la patrie, mais il faut admettre que cet usage du terme « sacrifice », bien que très répandu dans le discours patriotique, est pour cette même raison de plus en plus suspect de nos jours. Le théologien peut même avancer la thèse que c'est cet abus relativement moderne du terme religieux qui l'aurait remis en question au sein de sa propre discipline. Autrement dit, la réaction, parfois très forte, contre toute sorte de violence – qui s'étend à la notion de sacrifice, souvent considéré comme étant, lui aussi, un acte violent – est due, au moins dans une certaine mesure, aux hécatombes militaires de notre temps, qui ont été glorifiées par cette désignation. En réagissant contre cela, l'opinion théologique a quelquefois préféré éliminer le mot « sacrifice » de son vocabulaire, afin d'éviter toute accusation de militarisme ou autre option politique en faveur de la violence, qu'elle considère comme fondamentalement injuste dans toutes les circonstances. L'assimilation du sacrifice à la violence et la condamnation absolue de celle-ci sont devenues des lieux communs chez plusieurs intellectuels de notre époque, au point que maintenant les porte-parole des Églises se sentent, de temps en temps, obligés de s'excuser d'avoir contribué à l'épanouissement d'une culture de violence basée sur leur doctrine du sacrifice religieux et manifestée, pendant des siècles, dans le zèle intégriste des croyants, notamment pendant les croisades et les guerres de Religion, par exemple.

S'il est vrai que la théologie chrétienne a subi l'influence de certaines aberrations historiques, quand les gens étaient moins impressionnés par les

effets négatifs de la violence que nous ne le sommes aujourd'hui, il est également certain que la réaction moderne contre cela est, elle aussi, le produit d'une ambiance culturelle reflétant aussi bien la mode philosophique que l'atmosphère psychologique de notre époque. Pour cette raison, ses conclusions ne doivent pas être acceptées sans question et estimées au-delà de toute critique. En premier lieu, la notion que tout sacrifice est indissolublement lié à la violence est loin d'avoir été démontrée. Ensuite, le discours moderne ignore la dimension spirituelle et métaphysique dans laquelle le concept classique de sacrifice a été développé. Le terme est ainsi devenu incompréhensible pour plusieurs, ce qui a peut-être aidé à l'assimilation du mot à la notion de violence! Avant donc d'aborder la question du sacrifice dans son contexte religieux traditionnel, il est nécessaire, aujourd'hui, de redéfinir le terme pour que cette discussion puisse se poursuivre sans malentendu. Dans notre milieu culturel, ceci signifie avant tout une récupération de la dimension spirituelle du sacrifice, tel que celle-ci a été comprise dans la tradition judéo-chrétienne, qui demeure toujours la source principale des définitions modernes, religieuses et quasi religieuses, de ce terme.

Commençons donc par les premiers sacrifices dans la tradition biblique, à savoir ceux de Caïn et d'Abel, les deux fils d'Adam et Ève. Rappelons d'abord les circonstances[2]. Adam et Ève avaient été obligés de quitter le jardin d'Éden à la suite de leur désobéissance au commandement divin. Autant que nous sachions, ils n'ont jamais offert un sacrifice à Dieu en compensation de leur péché. La tradition du sacrifice ne commence qu'avec leurs rejetons, apparemment sans rapport, ou sans rapport direct, avec le péché. Curieusement, la Bible n'explique pas pourquoi ces deux jeunes hommes ont voulu présenter une offrande au Seigneur. Nés après la chute de leurs parents, ils n'en étaient, personnellement, pas du tout responsables, même s'ils avaient reçu en héritage la séparation entre Dieu et l'homme. Les fils d'Adam n'avaient pas encore perdu la conscience de l'existence de Dieu, et ils reconnaissaient toujours son identité de Créateur unique. Ils n'étaient donc pas ignorants de la gloire et de la majesté divines contre lesquelles leurs parents s'étaient élevés. Cette conscience aurait pu leur donner un sentiment d'obligation vis-à-vis du Seigneur, qui expliquerait leur désir d'apaiser sa colère envers la race humaine. Cependant, si c'est le cas, nous devons le

2. Genèse 4.1-16.

deviner; le récit lui-même n'en dit rien. La Bible ne révèle pas non plus que Dieu ait exigé un tel acte; selon toute apparence, les sacrifices n'ont été que le fruit d'un désir humain autonome, partagé entre les deux frères. L'essentiel, ici, est qu'au début, l'idée de sacrifice semble avoir été un sentiment humain, librement exprimé et concrétisé par les intéressés eux-mêmes. Le fait que les sacrifices de Caïn et Abel n'aient pas été demandés par Dieu est aussi indiqué par leur diversité. Loin de suivre une règle prescrite par une autorité cultuelle – ce qui, après tout, était la norme à l'époque de la composition du récit – il semble que chacun des deux frères a offert le sacrifice qui lui convenait.

Le texte nous informe que Dieu a accepté le sacrifice d'Abel mais pas celui de Caïn. Pour cela encore, il n'y a pas d'explication. Il est, sans doute, vrai que le coût du sacrifice de quelques légumes a moins pesé sur Caïn que celui du sacrifice d'une brebis sur Abel, mais la question essentiellement financière de la valeur intrinsèque des éléments sacrifiés n'est pas posée dans le récit. Nous savons, bien sûr, qu'ultérieurement, le sacrifice d'un agneau deviendra la norme d'expiation en Israël, mais le récit – composé, il faut le souligner encore une fois, à une époque où une telle explication de la préférence divine aurait été tout à fait normale – ignore cela. Dans le texte, l'accent est mis non pas sur le sacrifice, mais sur l'état spirituel du frère aîné. Pour les rédacteurs de la Genèse, ce qui compte réside dans le fait que le refus de son sacrifice par Dieu a conduit Caïn à pécher, et à pécher violemment. Si Abel avait versé le sang de la brebis pour des raisons inexpliquées, il est évident que Caïn a versé le sang de son frère à cause de son humiliation devant Dieu et devant sa famille. Il aurait sans doute pu redresser la situation en s'inclinant devant Dieu, afin d'apprendre comment il faut sacrifier, mais il ne l'a pas fait. Au contraire, en tuant son frère, il a dégradé une situation déjà pénible pour lui et l'a rendue encore pire. Il a abandonné le principe de sacrifice et s'est tourné plutôt vers la violence. Autrement dit, la rationalité du sacrifice, qui aurait pu accomplir la réconciliation avec Dieu, est devenue l'irrationalité de la violence, qui a rendu la réconciliation encore plus difficile, sinon impossible. La mort injuste d'Abel, par contre, témoigne de son innocence et, en ce sens, elle préfigure la pureté qui sera exigée plus tard des sacrifices d'animaux (et, dans le cas de Jésus, humain), mais il faut rappeler qu'Abel n'a pas été lui-même un sacrifice. Il a été tout simplement la victime de la violence provoquée par un sacrifice rejeté et, à ce titre,

son nom sera immortalisé plus tard[3]. Comment donc comprendre la signification de ces premiers sacrifices? Y a-t-il quelque chose, dans le récit lui-même, qui puisse nous guider dans notre interprétation de ceux-ci? D'abord, il est évident que les sacrifices de Caïn et d'Abel étaient un signe de leur soumission à Dieu. Étant donné que la chute d'Adam et Ève a été un acte de rébellion contre lui, nous pouvons conclure que la soumission de leurs fils a été au moins un effort pour renverser les effets de leur chute, la manifestation de leur désir de se réconcilier avec le Créateur. Dans leur cas, le sacrifice a été un acte libre dont Dieu pouvait accepter ou refuser la bonne foi, mais il n'a pas été la réponse humaine à une exigence divine quelconque. Dieu n'a pas besoin de sacrifices; il ne les exige pas[4]. Le sentiment qui les produit est un sentiment essentiellement humain. Il témoigne d'une relation fondamentale entre Dieu et l'homme, qui a été rompue par l'action humaine et qui, pour cette raison, doit être rétablie par une autre action humaine correspondant au sérieux de la séparation imposée par la désobéissance de nos premiers parents. Dans cette optique, Abel aurait compris que la chute a fait entrer la mort dans la vie de l'homme et, pour cette raison, aurait tué un être vivant afin de manifester sa compréhension de la signification profonde du péché. Caïn, en revanche, n'aurait pas compris cela. Son sacrifice aurait été plus superficiel que celui d'Abel; c'est pourquoi Dieu aurait naturellement refusé de le reconnaître. Si cette interprétation de ces événements est valable, nous pouvons affirmer que tout vrai sacrifice doit comprendre la mort qui est, en définitive, le fruit principal du péché.

Résumons cette étude des premiers sacrifices bibliques. Caïn et Abel ont décidé de leur propre volonté d'offrir des sacrifices et ils ont agi librement, sans aucune contrainte ou exigence divine. Cette même liberté se manifeste aussi du côté de Dieu, qui pouvait accepter ou rejeter le sacrifice sans donner d'explication. Une offrande qui est présentée sans avoir été exigée ne peut pas réclamer la justice en se disant conforme à une règle qui n'existe pas; dans cette situation, Dieu n'est nullement obligé de la reconnaître en raison d'une alliance ou d'une promesse quelconque. Le sacrifice est toutefois un acte de soumission et de reconnaissance de la souveraineté divine dans les conditions d'une séparation entre l'homme et Dieu provoquée par la désobéissance,

3. Hébreux 11.4.
4. Psaumes 50.8-13.

même si le péché n'est pas explicitement cité dans le récit. Le but du sacrifice est de se rendre acceptable par Dieu, ce qui, dans les circonstances, peut être considéré comme manifestant une tendance vers la réconciliation. Finalement, la violence est le résultat du refus du sacrifice, avec lequel elle est en contraste; elle ne l'accompagne pas. La violence n'est donc ni la cause ni l'effet inéluctable de la notion de sacrifice; elle est même quelque chose qui apparaît en nette contradiction avec lui.

II. Le régime sacrificiel de l'ancienne alliance

Passons maintenant à l'alliance faite entre Dieu et Abraham, alliance qui est à la base aussi bien de l'identité juive que de la foi chrétienne qui en dérive. Abraham a été appelé par Dieu à lui offrir un sacrifice : le sacrifice le plus terrible que l'on puisse imaginer, celui de son fils légitime unique[5]. Le drame a été aggravé par le fait que le jeune Isaac était le fils de la promesse, conçu de façon miraculeuse et explicitement destiné à recevoir le patrimoine de son père. L'acte qui autrefois avait été facultatif était devenu maintenant obligatoire. Le dilemme est que si Abraham n'avait pas sacrifié son fils et unique héritier, l'alliance aurait été rompue et l'héritage aurait été perdu pour lui. C'était l'impasse. Ce qui nous étonne aujourd'hui, c'est qu'Abraham ait réagi de façon humainement incompréhensible : il a accepté de livrer son fils à la main de Dieu, sans poser de question sur les promesses qui lui avaient été faites et qu'Isaac seul, il le savait, pouvait réaliser. La logique de la réaction d'Abraham contredit tout sentiment naturel; c'est justement pour cette raison que Dieu lui a imposé ce sacrifice. L'alliance qu'il a conclue avec Abraham n'était pas un accord respectueux des droits de l'homme. Elle dépendait plutôt de la foi qui relie l'homme à Dieu et des exigences de cette foi, tout comme la nature de cette relation avec le divin dépasse ce qui est compréhensible et acceptable au niveau purement humain. Dans cette situation, le sacrifice est devenu la preuve qu'Abraham a accepté le caractère surnaturel de l'alliance, laquelle ne pourra être accomplie que malgré et au-delà des limitations imposées par la création. Dans cette optique, la promesse divine, quoiqu'elle soit en principe absolue, ne pouvait pas devenir une idole, ramenée au niveau de la compréhension humaine et dépendant d'elle. Le mode de son accomplissement demeurait toujours une prérogative divine. La part de

5. Genèse 22.1-19.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 7
Paul WELLS

Le sacrifice : pour quoi faire? 9
Gerald BRAY

Le sacrifice : un paradigme central pour une herméneutique de la croix 27
Pierre BERTHOUD

Le dernier sacrifice. Éléments d'anthropologie 44
Christian SALENSON

Le sacrifice d'Abraham dans le judaïsme et l'islam 55
Claude GILLIOT

Table ronde I 64

L'institution sacrificielle lévitique 69
Émile NICOLE

Ésaïe 53 : une victime sacrificielle? 80
Gert KWAKKEL

Table ronde II 95

Romains 3.21-26 : un sacrifice propitiatoire? 100
Nicolas FARELLY

La fin des sacrifices : l'épitre aux Hébreux 119
Jacques BUCHHOLD

Table ronde III 137

Sacrifice et imputation 143
Paul WELLS

Imputation et reconnaissance 159
Michel JOHNER

Table ronde IV 178

Conclusion 183
Gerald BRAY

Liste des intervenants 189

Index des références bibliques 191